

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 7 janvier 1888

## PAULINE

## PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

LA bonne honneur ! s'écria madame Audouin en voyant Pauline lui sourire, tu es un petit peu pâle encore, mais pourtant je te retrouve !... ah ! que tu seras belle en robe blanche, avec la couronne de fleur d'oranger sur la tête !... que le baron sera bien aussi, et quel couple charmant vous ferez tous les deux ! Pauline... ma Pauline, regarde-moi ! je me sens aujourd'hui rajeunie de vingt ans !

Vers dix heures Lascars arriva. Il trouva, dans le jardin, la gouvernante qui faisait le guet pour être la première à lui parler. —Chère madame Audouin, lui demanda-t-il vivement. Eh ! bien ?... quelles nouvelles allez-vous me donner ? répondez vite, je vous en supplie

j'attends de vous la vie ou la mort.

—Ah ! monsieur le baron, répliqua la digne femme, ne vous avais-je pas prévenu hier que votre cause était gagnée d'avance ! j'ai bien parlé pour vous, mais vous ne me devez aucune reconnaissance, car en disant à ma chère fille ce qu'il fallait lui dire, je ne faisais qu'exprimer ses propres pensées...

—Ainsi, s'écria Lascars d'une voix très émue, mademoiselle Talbot consent ? Elle accepte mon nom ?

—Elle accepte avec joie et elle vous attend pour vous l'affirmer elle-même.

Lascars jugea de fort bon goût de simuler autant de surprise que d'ivresse, et dans ses transports de bonheur et de reconnaissance, il embrassa à deux ou trois reprises la bonne madame Audouin, qui ne s'était jamais sentie plus fière ni plus honorée.

Le gentilhomme et la gouvernante, entrèrent ensuite dans la maisonnette, où Lascars tomba aux pieds de Pauline et appuya ses lèvres sur les mains de la jeune fille avec un transport de passion d'une éloquence irrésistible.

L'orpheline était trop intelligente pour ne pas comprendre que, puisqu'elle agréait la demande du baron, il ne fallait point offrir à son fiancé les traits mornes d'une victime résignée qui se laisse conduire à l'autel, mais qui n'y marche point d'un cœur libre et joyeux.

Son visage fut souriant, sa parole affectueuse, et si par instants, malgré ses efforts, elle ne put dissimuler une nuance de froideur, Lascars mit cette nuance sur le compte de la timidité et de la retenue d'une jeune fille craignant de se montrer trop heureuse et trop expansive.

XLV

Après deux longues heures de causerie intime,

il fut convenu entre Roland et Pauline, que le mariage serait célébré à la fin du mois suivant.

La maisonnette du Bas-Prunet était infiniment trop petite pour recevoir, même momentanément, le jeune ménage, et Lascars ne se trouvait point installé au Moulin-Rouge de façon à pouvoir y conduire sa femme ; en conséquence, ce laps d'un mois lui devenait nécessaire pour se procurer, à Paris, un logis convenable et surtout pour faire de ce logis un temple digne de l'idole qui devait l'habiter.

Madame Audouin, dans son imprudent et naïf enthousiasme, aurait voulu voir le mariage s'accomplir dès le lendemain, et elle s'affligea vivement d'un retard qui lui semblait exagérée, mais Pauline (avons-nous besoin de le dire) accepta joyeusement ce délai.

Le moment d'agir était venu pour Lascars ; le mi-érable gentilhomme allait mettre à exécution le plan hardi et infâme qu'il avait conçu et dont le résultat probable devait être de métamorphoser la pauvre orpheline en une riche héritière.

Roland prévint sa fiancée et madame Audouin que ses visites, à partir du lendemain, deviendraient forcément irrégulières, en raison de la nécessité où il se trouvait d'aller chaque jour à Paris, et de la difficulté probable de revenir

—Je suis capable de tout, excepté de m'asseoir, répondit l'ex-cabaretier des Lapins.

—Voici de l'argent... continua Roland, nous allons traverser la rivière ensemble... vous achèterez des provisions et vous reviendrez seul... Croyez-vous le pouvoir ?

—Sans aucun doute... seulement je ramèrai debout...

—Soignez-vous bien... maître Sauvageon, car le moment approche où j'aurai besoin de vous pour cette entreprise délicate dont je vous ai déjà parlé et qui fera votre fortune en même temps que la mienne...

La figure pointue du bandit s'illumina.

—Je serai prêt dès qu'il le faudra ! s'écria-t-il, monsieur peut être bien tranquille !

Puis il ajouta :

—Monsieur me permet-il de lui demander comment vont ses affaires avec la petite demoiselle ?

—Mes affaires vont le mieux du monde, répliqua Lascars, la petite demoiselle comme vous dites, sera ma femme le mois prochain.

Aucun peintre ne saurait imaginer une expression de stupeur aussi prodigieusement comique que celle qui se peignit sur le visage de Sauvageon.

—Monsieur veut

rire... balbutia-t-il.

—Rien au monde n'est plus sérieux que ce que je vous dis ?... J'épouse mademoiselle Talbot...

—Mais, monsieur.

—Eh bien, quoi ?

—La jeune personne n'a pas un sou.

—Qu'en voulez-vous conclure ?

—Que ce mariage, monsieur, est une mauvaise affaire.

—Excellente logique, à coup sûr, maître Sauvageon, répondit Roland d'un air convaincu ; mais que voulez-vous ?... l'amour fait faire des folies !

Lascars laissa Sauvageon à Bougival, prit place dans la voiture publique et arriva à Paris au moment où la nuit succédait au crépuscule.

Un fiacre le conduisit rue des Vieilles-Etuves, à la porte de l'huissier chargé

de le poursuivre l'épée dans les reins, à la requête de ses principaux créanciers. Cet huissier se nommait Ledru. Il habitait une de ces sombres et hideuses maisons, si communes jadis et complètement introuvables aujourd'hui, grâce aux gigantesques travaux qui font de Paris la plus belle ville du monde entier.

Une allée noire et puante, conduisait à un escalier en calimagnon, dont les marches disjointes tremblaient sous les pieds.

Lascars mit en branle un marteau de fer, remplaçant la sonnette au premier étage.

La porte lui fut ouverte par une servante laide, sale et de méchante humeur.

—A qui en avez-vous ? demanda cette fille.

—A maître Ledru, répondit-il.

—Il est plus de sept heures, l'étude est fermée et les clercs sont partis.

—Ceci m'est parfaitement égal ;... c'est à maître Ledru lui-même que je veux parler.

—E-t-co pour affaires.

—Oui, pour affaires très pressées et très importantes...

—Mon maître ne reçoit personne après la fermeture de l'étude.

—Il faut cependant qu'il me reçoive... et je compte sur vous pour l'y décider... ajouta Lascars



Maître Ledru griffonna quelques lignes sur une feuille de papier timbré, et présenta cette feuille à Lascars.—Page 46, col. 2

chaque soir à Bougival.

—Tout ce que vous ferez sera bien fait, mon ami... murmura Pauline en souriant.

La gouvernante se contenta de hocher silencieusement la tête, et de s'avouer à elle-même que ces préliminaires répondaient assez mal à tout ce qu'elle avait rêvé.

—En vérité, ce n'est point ainsi que je me figurais un mariage d'amour ! se dit-elle ; comment donc se passeraient les choses si l'agissait d'un mariage de convenance ou d'argent ? Le baron aime Pauline, je n'en puis douter... sans cela l'épouserait-il ?... Mais à sa place, moi, j'aurais déjà couru chez le curé de la paroisse la plus proche, et je l'aurais supplié de tout quitter pour me marier bien vite. Ces beaux oiseaux n'ont pas de nid ! Qu'importe ? A-t-on besoin d'un palais quand on s'aime ?... Si j'étais le baron, je me hâterais d'être heureux avant de m'occuper de loger mon honneur !... Mais tout cela ne me regarde pas, et, puisque Pauline est contente, il faut que je le sois aussi.

Dans l'après-midi, Roland regagna le Moulin-Rouge et dit à Sauvageon qu'il trouva levé :

—Je vais à Paris... je reviendrai demain, sans doute... Etes-vous capable de suffire à vous-même jusqu'à mon retour ?...